

Recherches sociographiques



Yvan LAMONDE et Raymond MONTPETIE, *Le parc Sohmer de Montréal, 1889-1919 : un lieu populaire de culture urbaine*

Annick Germain

Volume 31, Number 2, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056542ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056542ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Germain, A. (1990). Review of [Yvan LAMONDE et Raymond MONTPETIE, *Le parc Sohmer de Montréal, 1889-1919 : un lieu populaire de culture urbaine*]. *Recherches sociographiques*, 31(2), 314–315. <https://doi.org/10.7202/056542ar>

Yvan LAMONDE et Raymond MONTPETIT, *Le parc Sohmer de Montréal, 1889-1919 : un lieu populaire de culture urbaine*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 231 p.

Ne lisez surtout pas l'avant-propos de ce livre : il n'est pas — qu'on me pardonne ce facile jeu de mot — fort à propos. On y annonce ce que le lecteur sera déçu de ne pas trouver, une étude inspirée par une perspective innovatrice sur la culture populaire. Qu'à cela ne tienne, le lecteur averti pourra sans mal raccrocher cette petite monographie à des questions qui le concernent, car le sujet est riche et sa portée, très actuelle. De quoi s'agit-il ? De l'histoire d'un parc jadis fort populaire (dans les deux sens du terme) à Montréal, le parc Sohmer, qui pendant les trente ans de son existence va cristalliser quelques-uns des grands enjeux de la mutation de la culture urbaine au tournant du siècle.

En 1889, un musicien et un comptable lancent un café-concert de plein air dans un quartier ouvrier de l'est de la ville au bord du fleuve, à proximité de ce qui deviendra beaucoup plus tard la maison de Radio-Canada. « Dans l'étude du parc urbain qui mène du parc de verdure au parc municipal puis au parc d'attractions, le parc Sohmer constitue un lieu de transition. » (P. 211.) Alors que la deuxième moitié du siècle voit éclore la plupart des parcs de la ville, après le premier, en 1831, le jardin Guilbault (parc du Mont-Royal, de l'île Sainte-Hélène, Champ-de-Mars, parc Logan, le futur parc Lafontaine, et jardin Viger), à l'aube du XX^e siècle les espaces publics connaîtront d'importantes transformations liées à la privatisation et à la commercialisation progressive de la culture urbaine. Le parc Sohmer, du nom d'un fabriquant de piano américain, incarne bien les changements qui vont notamment se traduire par l'emprise croissante des activités liées au parc d'amusement (spectacle de variété, attraction sensationnelle, cirque, théâtre, ballet, etc.) sur la vocation musicale initiale du parc. Dans le troisième chapitre, les auteurs montrent bien cette évolution provoquée à la fois par les contraintes financières et surtout par la montée de la concurrence que représente la multiplication des parcs d'amusement, tels que les parcs Royal, Viau, Queen's, Riverside, du Bout-de-l'île, Dominion et le Shoot-the-chute (glissoires aquatiques), la plupart dans l'est de la ville. Cette question de la double vocation des parcs de verdure nous interpelle particulièrement à la veille du réaménagement du parc du Mont-Royal et des controverses suscitées par son statut : parc de conservation ou de récréation.

Un autre thème aux résonances contemporaines est celui de la commercialisation de la culture. Le parc Sohmer, c'est avant tout une entreprise. Ernest Lavigne, son cofondateur, possède un magasin de musique et Louis-Joseph Lavoie est comptable. Leur création est typique du « capitalisme commercial [qui] rejoint vers 1880 à Montréal le secteur de la culture et du divertissement et l'occupe au même titre qu'un autre "service" ». (P. 41.) Ils seront aidés dans cette opération par une autre figure légendaire, Raymond Préfontaine, futur maire de Montréal. Le tournant du siècle est en effet une période fascinante pendant laquelle la libre entreprise triomphe comme modèle d'action et les milieux d'affaires règnent tant sur la vie économique que sur la politique, la charité et la culture. Les Expositions universelles illustrent, on ne peut mieux, cette alliance entre l'art et les affaires.

Il faut en outre évoquer la contribution qu'apporte ce livre à l'histoire de la culture populaire, thème auquel l'Institut québécois de recherche sur la culture a déjà consacré plusieurs volumes. Les activités régulières du parc Sohmer, mais aussi les événements spéciaux (fêtes, festivals, assemblées publiques), renvoient une certaine image des loisirs de l'est de Montréal, toutes classes confondues, mais où les catégories populaires devaient être particulièrement bien représentées.

Ce livre apporte également des matériaux pour une éventuelle histoire de la vie publique et de ses espaces (encore que ces derniers soient singulièrement négligés par les auteurs), et s'inscrit à cet égard dans la tradition d'une vision renouvelée de l'histoire, attachée moins aux grands faits dits historiques qu'aux charmes et aux drames discrets de la vie quotidienne.

[...] Le parc Sohmer fait partie de ces espaces que sont les grands magasins, gares, arénas, transports en commun, hôtels, salles de dances etc., où des groupes complices d'inconnus se côtoient et se perçoivent comme participants d'une culture urbaine commune qui [...] les réunit et fait d'eux des citoyens. (P. 17.)

Peut-on rêver plus belle définition de la sociabilité publique? Mais comment appréhender de telles réalités historiques si, comme c'est le cas ici, on ne peut analyser les pratiques et leurs représentations?

On le voit, les thèmes évoqués dans ce petit livre, bien illustré et rédigé dans un style agréable, sont riches et nombreux. Mais aucun ne sert à structurer les matériaux livrés par les auteurs qui semblent être restés prisonniers d'une approche fort classique, la monographie. Le découpage des chapitres rend inévitables certaines répétitions. Les deux premiers présentent le contexte et les promoteurs du parc, ainsi que sa structuration de 1889 à 1919, date à laquelle un incendie le détruisit. Les trois suivants reprennent certains thèmes: la «mise en sourdine» de la musique, la programmation des activités et les stratégies publicitaires. Le portrait livré en fin de compte reste incomplet, vu les sources utilisées (dont la plus importante est le journal *La Presse*), mais on pourrait difficilement en faire reproche aux auteurs. Malgré ses limites, l'ouvrage de Yvan Lamonde et Raymond Montpetit mérite d'être lu... et d'avoir des suites.

Annick GERMAIN

Institut national de recherche scientifique (I.N.R.S.) — Urbanisation.
